

pas de détériorer son bénéfice pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères ?

Les substitutions des biens nobles ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espèce. Elles diminuent à la fois et la noblesse et les autres conditions. De même que la primogéniture chez les nobles sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison, les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substituées tombent en friche par la négligence d'un propriétaire qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, et qu'on a donnés d'avance à ses successeurs, qui ne doivent pas être ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture et de substitution est donc une loi qu'on dirait faite à dessein de diminuer la population de l'état.

De ces obstacles, qu'un vice de législation apporte à la multiplication des hommes, en naît un autre, qui est la pauvreté du peuple. Partout où les paysans n'ont point de propriété foncière, leur vie est misérable, et leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant et plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères et le lait des mères sont perdus pour eux et

pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité qui récompense par des fruits toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre la mère pourrait nourrir son enfant et cultiver son champ, tandis que le père augmenterait au-dehors, du prix de son travail, l'aisance de sa famille. Sans propriété, ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul, ou l'enfant périt des travaux de sa mère.

Que de maux naissent d'une législation vicieuse ou défectueuse ! Les vices et les fléaux ont une filiation immense ; ils se reproduisent pour tout dévorer, et croissent les uns des autres jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes ; fardeau ruineux par sa nature, destructeur des hommes durant la guerre, et des terres durant la paix. Oui, les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas, parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, et le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie, en temps de paix, que par un système funeste qui, sous prétexte de défense, rend tous les peuples agresseurs. Si tous les états voulaient, et ils le pourraient, laisser à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice, la population, en peu de temps, augmenterait considérablement dans toute l'Europe de laboureurs et d'artisans. Toutes les forces de l'industrie humaine s'emploieraient à seconder les bienfaits de la nature, à vaincre ses difficultés : tout con-

courrait à la création, et non à la destruction.

Les déserts de la Russie seraient défrichés, et les champs de la Pologne ne seraient point ravagés. La vaste domination des Turcs serait cultivée, et la bénédiction de leur prophète se répandrait sur une immense population. Les montagnes arides de la Sierra-Morena seraient fécondées, les landes de l'Aquitaine se purgeraient d'insectes et se couvriraient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des âmes débonnaires. O tendre pasteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts, non pas de solitaires qui fuient les malheurs et les vices du monde, mais de familles heureuses qui chanteraient la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du ciel, que se trouvent la vie et l'humanité. Soyez aimés des rois, et les rois seront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriser la population serait de supprimer les maisons religieuses. L'origine en est fort ancienne. Elle remonte au deuxième ou troisième siècle de l'ère chrétienne. Quelques hommes simples, frappés des grandes maximes que le Messie avait enseignées, jugèrent devoir s'enfoncer dans des déserts pour s'y livrer tout entiers à des contemplations divines. La tranquillité dont on les voyait jouir leur donna bientôt des imita-

teurs, d'abord en Orient, et ensuite en Occident. Ces pieux solitaires partageaient leur vie entre la méditation et le travail ; ils priaient, et ils labouraient. Les nations, édifiées de ces vertus, ou persuadées par des enthousiastes que la fin du monde n'était pas éloignée, se flattèrent d'obtenir la remission de leurs crimes, de parvenir à une heureuse immortalité, en consacrant à l'Éternel le premier objet de leurs attachemens ; et ils léguaient leurs possessions aux moines. A cette époque tout changea de face dans les cloîtres.

Lorsque les peuples anciens avaient trop d'enfans, des enfans faibles d'esprit ou de corps, ils ne manquaient guère de les exposer : c'était leur manière de se débarrasser d'une postérité qui pouvait leur devenir un jour onéreuse. Vous frémiriez si l'on vous proposait de ressusciter cet usage heureusement perdu dans la nuit des temps, et vous ne voyez pas qu'il s'en est introduit un aussi barbare parmi vous depuis que les couvens ont entassé richesses sur richesses. Tous les rejetons de votre famille que vous ne croyez pas propres à illustrer votre nom, ou qui diminueraient la fortune du seul que vous destinez à en perpétuer la durée, tous ces rejetons sont ensevelis sans miséricorde dans ces tombeaux où une tyrannie lente, sourde et impitoyable opprime également les deux sexes.

L'opinion fit les moines, l'opinion les détruira. Leurs biens reflueront dans la société pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues

à des prières sans ferveur seront rendues à leur destination primitive. On se souviendra que Dieu dit à l'homme : *Laboure et travaille*. Si les moines défrichèrent autrefois les lieux écartés qu'ils habitaient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes, où ils fourmillent; s'ils vécurent de l'aumône, ils ont réduit à l'aumône ceux dont ils la recevaient. Ce désordre est généralement senti; il touche à son terme.

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains états que cette intolérance qui persécute et proscriit toute autre religion que celle du prince. C'est un genre d'oppression et de tyrannie particulier à la politique moderne que celui qui s'exerce sur les pensées et les consciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit en quelque sorte Dieu même en détruisant une multitude de ses adorateurs; que cette impiété plus barbare encore qui, pour des choses aussi indifférentes que doivent paraître des cérémonies de religion, anéantit une chose aussi essentielle que doivent l'être la vie des hommes et la population des états; car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets en exigeant des sermens contraires à la conscience, en contraignant à des parjures secrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction

cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine et entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Un dernier obstacle à la multiplication des hommes, c'est l'invention assez moderne des rentes viagères. Admirez ici la chaîne des causes. En même temps que le commerce favorise la population par l'industrie de mer et de terre, par tous les objets et les travaux de la navigation, par tous les arts de culture et de fabrique, il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les âmes, alors les opinions et les mœurs s'altèrent par le mélange des conditions. Les arts et les talents agréables, en policant la société, la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement, le plus faible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure et d'amusement. La femme devient enfant, et l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles et robustes qui disciplinaient la jeunesse et la préparaient aux professions graves et périlleuses font place à l'amour des spectacles, où l'on prend toutes les passions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain esprit de patriotisme. L'oisiveté gagne dans les conditions aisées; le travail diminue dans les classes occupées. L'accroissement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dé-

penses; le luxe devient un besoin; le superflu prend la place du nécessaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit se fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connaît la débauche avant l'amour, et, se mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus faibles; le bourgeois cherche une fortune avant une femme, et perd d'avance l'une et l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont sans cesse corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage, et la facilité d'en trouver les plaisirs sans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être père de famille consomme son patrimoine; et, d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fonde plusieurs générations dans une seule; il éteint sa postérité, celle des femmes dont il est payé, et celle des filles qu'il paie.

Des puissances qui voyaient la population arrêtée sur leur territoire par la totalité ou par le plus grand nombre des causes qu'on vient d'indiquer, ont cherché à remplir le vide, mais sans jamais remonter à l'origine du malheur qu'elles éprouvaient. Aucun des moyens forcés qu'elles ont employés n'a réussi, aucun ne réussira. Ce seront toujours des peines, ce seront toujours des dépenses perdues. Aspirez-vous réellement à un grand succès, établissez une bonne forme de

gouvernement, une liberté, une sûreté fondées sur des lois sages, et ne craignez pas de manquer de sujets. Les deux sexes ont un besoin égal de s'aimer. Que des institutions vicieuses ne les éloignent pas l'un de l'autre, et le vœu de la nature les rapprochera. Assurés de n'être pas écrasés par un fisc impitoyable, de ne pas donner le jour à des esclaves, ils s'uniront pour être heureux, pour procréer des enfans appelés au même bonheur. Les générations se presseront sans se nuire. La mesure des ressources locales, la mesure des ressources étrangères seront, dans ces contrées fortunées, l'unique limite de la propagation. S'il arrivait que des fléaux destructeurs y moissonnassent une partie, la plus grande partie même des citoyens, on s'en apercevrait à peine dans quelques années. Sans le secours du moindre encouragement, les familles s'y trouveraient aussi multipliées qu'avant ces désastres. Les hommes et les femmes se livreront avec ardeur à leur penchant mutuel lorsqu'ils n'en seront pas impérieusement détournés par la crainte de la misère ou par l'oppression.

Sur ce que nous connaissons de l'état des sauvages, il est à présumer que l'avantage de n'être point assujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens, la clôture insalubre de nos superbes édifices, et la tyrannie compliquée de nos usages, de nos lois et de nos mœurs, n'est point la compensation d'une vie précaire et des meurtrissures, des combats journaliers pour un coin de forêt,